

2 octobre 77

LA PAROLE EST DONNÉE A...

Bernard HENRI-LÉVY :
le désespoir pour tout espoir

BERNARD HENRI-LÉVY est un homme très jeune, très brillant et très en vogue. A 28 ans il a déjà été conseiller politique de François Mitterrand, cofondateur d'un journal, chroniqueur, professeur de philosophie. Son livre « la Barbarie à visage humain » s'est vendu à 80.000 exemplaires, fait rarissime pour un ouvrage de philosophie. Il faut dire que l'auteur est du même coup éditeur, car ce moraliste aux allures de dandy trouve le temps de diriger, brillamment, une collection chez Grasset.

Claire Avril : Les nouveaux philosophes ne sont-ils pas simplement des philosophes du refus ?

Bernard Henri-Lévy : Parmi ceux que l'on appelle les nouveaux philosophes, certains sont en train d'élaborer une vraie métaphysique. En ce qui me concerne il est vrai que je suis un philosophe du refus. J'ai écrit un livre d'urgence. Il fallait prendre position, il était nécessaire de dénoncer l'eurocommunisme, les mirages ou les impostures de l'union de la gauche, le fascisme qui est loin d'être un spectre lointain.

J'ai voulu aller au plus pressé. Contrairement au vieilles pudeurs des intellectuels, je ne craignais pas de délivrer un message. Je le dis en toute naïveté.

Aujourd'hui on ne doit pas se demander « que m'est-il permis d'espérer ? » mais « que m'est-il permis de désespérer ? » La philosophie du refus débouche sur des traités du désespoir. Depuis 2000 ans, les intellectuels n'ont pas cessé d'apprendre aux hommes à espérer et, dans tous les cas, cela a abouti au bain de sang. Le pessimisme, pour moi, est une véritable école de lucidité. J'essaie d'expliquer aux gens qu'il vaut tous à la mort s'ils croient comme certains socialistes d'aujourd'hui, qu'avec un programme commun de gouvernement ils auront, cinq ans plus tard, la cité « bonne ».

— Le mot révolution revient souvent dans votre ouvrage. C'est un mot magique ?

— Il revient souvent pour l'attaque. J'ai essayé de montrer comment la révolution était un mythe dangereux. Rien dans le monde tel qu'il est ne permet d'augurer de ce qu'on appelle en Occident, la révolution. L'idée d'une fracture indue dans le cours du désir, de la langue, de l'histoire, du réel est une idée impensable. Par ailleurs lorsque des hommes, aveuglés ou fait que la révolution est à la lettre impossible, prétendent récrire l'histoire de l'humanité sur une page blanche, cela mène, inévitablement, au massacre. C'est l'idée la plus policière qui soit car elle signifie abolir les hommes tels qu'ils sont.

— Vous et d'autres nouveaux philosophes faites de Soljenitsine votre référent. On peut quand même se poser la question suivante : Comment avez-vous pu, pendant des années, fermer les yeux sur les événements d'U.R.S.S. et des pays de l'Est, alors qu'on disposait d'informations précises ?

— Nous étions sourds et aveuglés par le marxisme. Dès l'instant où nous avions la cervelle « marxisée » nous ne pouvions pas voir certaines choses, c'est aussi bête que cela. Le marxisme est une pensée telle que dès le moment où l'on est marxiste, on est, nécessairement, intoxiqué. Je savais bien sûr, que les Russes avaient fusillé à Budapest, mais je raisonnais de la manière sui-

vante : Article 1 : Je suis pour la révolution mondiale. Article 2 : Certains réactionnaires, sont contre cette révolution. Article 3 : Les gens qui se révoltent contre cette révolution sont forcément des rougus. Article 4 : Si l'on veut la fin on veut les moyens. Conclusion : Il fallait fusiller à Budapest ! Etre marxiste, cela consiste à donner à l'histoire un sens, par conséquent à accepter son propre sacrifice et à tolérer que certains soient sacrifiés. Pour le communiste, en général, les dissidents sont des parasites qui corrodent l'étrave du vaisseau histoire et qui en retardent la marche, il faut donc les éliminer.

— Ne trouvez-vous pas que les intellectuels emploient de plus en plus volontiers un langage hermétique ?

— Je suis tout à fait d'accord. C'est un des travers que j'ai essayé d'éviter dans mon livre. Je suis indigné par le mépris du lecteur que signifient des ouvrages comme ceux de Gilles Deleuze, par exemple. Je ne comprend pas que l'on se dise d'extrême-gauche et que l'on écrive, en le sachant, pour 2000 personnes ! Les gens s'abritent derrière une langue de bois. Je crois que nous vivons une grande époque scolastique, qui est du reste superbe. Une nouvelle caste se constitue avec ses mots de passe, mais à mon avis c'est une ruine de l'esprit.

— Est-il permis de penser que les philosophes sont des politiciens ratés ?

— Je crois que c'est l'inverse et que les politiciens sont des ratés en général. Ce sont des écrivains ratés, des philosophes ratés, des rêveurs ratés. Il y a, bien sûr, des philosophes « à la botte » et ceux-là sont effectivement des politiciens ratés. Ils sont habillés par le vieux fantasme de servir le prince, ou de servir le peuple qui n'est, dans leur fantasmagorie, que le substitut du prince. D'autres philosophes, et c'est mon cas, entrent en philosophie le jour où ils rompent avec tout engagement politique. Je pense que l'intellectuel n'a rien à faire avec la politique et qu'en retour la politique n'a rien à faire avec les intellectuels. Il n'y a pas de dialogue possible entre eux.

— Vous dites que le marxisme est un mythe pour comprendre votre itinéraire ?

— Pour comprendre l'itinéraire, oui, mais mon message peut être entendu sans que l'on ait connu le marxisme. J'ai vécu le marxisme comme, on peut le vivre en Occident en ayant la cervelle marxisée jusqu'à la paraféction. Nous n'avions, par contre, aucun droit de parler du goulag. Il faut être Soljenitsine pour cela et j'affirme que le nouveau philosophe par excellence, c'est lui.

— On vous a fait dire que vous n'aviez rien compris à mai 68. Cet événement a-t-il été marqué par ce qu'on a fait par la suite ?

— Mai 68 n'était pas la première révolu-



tion des temps modernes mais, au contraire, la dernière révolution des temps anciens. C'était un crépuscule et non pas une aurore. En revanche, ce qui est beaucoup plus important c'est la vraie rupture qui se situe dans l'après-mai, dans les années 70-71. Elles correspondent à la rupture d'une génération avec un certain nombre de schémas périmés.

— Il ne semble pas que des élections aient jamais porté le communisme au pouvoir. Avez-vous une explication ?

— Je crois que les peuples ne veulent pas du communisme, profondément. C'est la raison pour laquelle le communisme s'est toujours imposé par la force : putsch, guerre nationale, intervention militaire. C'est la grande différence entre les mouvements fascistes qui sont des mouvements plébiscitaires, et les mouvements communistes qui ne le sont jamais. Cela, naturellement, la gauche refuse de le voir.

— Pourquoi compte-t-on peu ou pas de femmes philosophes ?

— Je pense que les femmes ont un sens plus immédiat de la justice, en prenant le mot dans son sens général. Elles accèdent à la maîtrise, au sens de la souveraineté beaucoup plus aisément que les hommes. Il me semble, par conséquent que cette effroyable méliardise qu'est le discours philosophique leur est étranger.

— D'après vous, qui peut déterminer le bonheur des peuples et le bonheur existe-t-il ?

— Je ne crois pas qu'il y ait de bonheur des peuples. Il ne faut jamais parler du bonheur en politique, mais du monde malheure et le moins mauvais des princes est celui qui prétend alléger la souffrance des autres. Le bonheur est un fantasme des princes. C'est un instrument pour soumettre les peuples.

Claire AVRIL